

SUR LES TRACES D'OCTOBRE...

Le 29 octobre, à Pétrograd, la contre-révolution fit sa première tentative armée. Les junkers, relâchés après la liquidation du *Palais d'hiver*, se rassemblèrent au *Château de l'ingénieur*, se retranchèrent dans l'école d'artillerie et s'armèrent. A la demande des matelots de rendre les armes, ils ouvrirent le feu. Une fusillade s'ensuivit, faisant des victimes des deux côtés. Les junkers furent désarmés. Le soviet de Pétrograd voulut les envoyer dans les prisons de Kronstadt, ce à quoi les matelots protestèrent vivement, déclarant leur intention de faire de Kronstadt une ville libre et non des «sakhelines», même pour les contre-révolutionnaires.

Ce même jour, le Smolny (*) fit savoir à Kronstadt que Kérensky avait réuni des forces «terribles» et se trouvait à la station Dno; son armée était constituée de la «*division sauvage*» de cavalerie et de 20 divisions d'artilleurs. On réclamait de Kronstadt 5.000 artilleurs avec leurs pièces.

Tous les chiffres avancés montraient bien la panique incroyable qui s'était emparée du Smolny. Il était douteux, notamment, qu'il y eût 20 divisions d'artilleurs, car l'état d'esprit du front, vu la politique contre-révolutionnaire du gouvernement de coalition, et la situation des transports ne laissaient croire à un tel succès de Kérensky. Du reste, Kronstadt n'avait que 3.000 artilleurs. Pour cette raison, seule la nouvelle de l'offensive de Kérensky fut prise au sérieux au meeting. Les décisions pratiques furent remises jusqu'au retour d'une délégation spéciale envoyée au Smolny, devant rapporter des renseignements militaires plus précis.

Au Smolny, un désarroi total régnait. Les bolcheviks fuyaient de tous côtés. À l'entrée du Smolny, les délégués se heurtèrent, dans le vestibule peu éclairé, à Kamenev et à Zinoviev, se cachant le visage avec leurs cols relevés et des chapkas de fourrure, quittant, paniqués, le palais. On ne put rien obtenir d'eux.

Avec beaucoup de difficultés, une commission d'agitation fut créée, composée d'anarcho-syndicalistes et de bolcheviks. Elle se mit en route pour faire la tournée de la garnison de la ville et organiser une action armée contre Kérensky.

A Petrograd, les sirènes hurlent sans arrêt. Les ouvriers affluent de leurs usines, fabriques et ateliers. Les comités d'usine et d'atelier, les Q.G. de la garde rouge s'arment et forment des unités combattantes d'ouvriers; des détachements sanitaires de femmes sont constitués; des femmes vont creuser des tranchées...

Tous se hâtent d'aller au front.

Les délégués reviennent à Kronstadt. Au meeting, il est décidé de mettre sur pied une force maximale en vue de combattre contre la contre-révolution armée. Les forts envoient une partie de leurs artilleurs avec de l'artillerie lourde et légère; on les embarque d'urgence dans les trains; les matelots vont à pied au front lutter contre Kérensky. La commission technico-militaire prend en charge l'approvisionnement du front de Gatchia, à partir de réserves constituées à Kronstadt dans l'éventualité d'un siège par mer. Une partie des produits est envoyée à Petrograd pour la population, isolée et démunie de ravitaillement du fait de l'offensive de Kérensky.

Le combat a lieu à Gatchina (**). Un moment, on peut croire que la victoire penche du côté de Kérensky, mais l'artillerie de Kronstadt arrive et, ayant trouvé ses positions, commence à pilonner le train blindé et les véhicules blindés de l'ennemi. Ce dernier s'ébranle, une partie des cosaques, ceux de la division sauvage en tête, passe dans le camp révolutionnaire. Certains blindés sont détruits, d'autres pris par les matelots à l'arme blanche. Ceux qui restent ainsi que le train blindé fuient le champ de bataille; Kérensky lui-même s'enfuit au palais de Gatchina. Le personnel de l'hôpital racontera plus tard qu'il l'avait vu fuir habillé en infirmière.

(*) Quartier général des bolcheviks et résidence de Lénine à ce moment. (Note A.M.).

(**) Localité au sud de Petrograd. (Note A.M.).

La bataille est terminée. Les Kronstadiens retournent à Petrograd, laissant sur le champ de bataille de nombreux camarades, fermes révolutionnaires. Ainsi, le détachement d'instruction des démineurs y perdit la moitié de son effectif. Toutefois, conscients de leur glorieuse victoire, ils sont persuadés que l'étape sanglante de la lutte touche à sa fin et qu'une nouvelle ère révolutionnaire de création libre commence pour les masses laborieuses.

En même temps qu'à Petrograd et à Kronstadt un soulèvement se déclara sur la Volga à Kazan. Des Kronstadiens participaient au soviet local et, lorsque la lutte prit un caractère militaire, le soviet de Kazan demanda de l'aide à Kronstadt, qui y envoya un détachement de matelots.

Une lutte acharnée eut lieu aussi à Moscou. Les officiers et junkers, retranchés au Kremlin, canonnaient la ville. Des Kronstadiens y allèrent combattre aux côtés des ouvriers et furent aux premiers rangs des combats décisifs.

Partout où eurent lieu des combats avec l'ancien régime, faisant ses dernières tentatives pour barrer la route à la marche victorieuse de la révolution, les Kronstadiens furent l'avant-garde combattante. Les bolcheviks profitèrent largement et sans retenue de leur enthousiasme révolutionnaire.

Lorsque le ravitaillement des ouvriers devint critique après Octobre, les bolcheviks s'adressèrent au soviet de Kronstadt en le priant d'envoyer des détachements de propagande de matelots dans les villages, motivant leur demande par le fait que l'autorité révolutionnaire de Kronstadt aiderait au succès de la propagande parmi les paysans pour l'approvisionnement de céréales aux ouvriers affamés des villes. Pour tous les postes responsables, dangereux ou risqués, des Kronstadiens étaient réclamés. De Kronstadt venaient des commandants d'unités combattantes, de blindés, de stations, des serruriers, des tourneurs, des employés... Kronstadt donnait sans compter.

Pendant ce temps, les S.R. (*) de droite et les S.D. (**) mencheviks s'occupaient de l'organisation de la «*démocratie*» du pays, afin de s'opposer à la révolution d'Octobre. Les S.D. mencheviks expérimentèrent aussi leur politique à Kronstadt. Leur cellule locale était très faible et peu remarquée. Pour cette raison, des renforts lui vinrent de Piter, avec Ermansky à leur tête. Mais leur entreprise ne fut pas couronnée de succès. Le ton qu'ils prirent pour parler d'Octobre fut nettement hostile, cherchant à dénigrer.

Dans son discours à la séance du soviet, le camarade Ermansky attaqua ceux qui avaient participé à la révolution d'Octobre, en déclarant que ceux-ci «*auraient honte plus tard de les regarder dans les yeux, eux, les S.D. mencheviks*». En raison de ses tentatives pour prédire l'avenir, les matelots le surnommèrent «*le prophète Ermansky*». Le comportement du menchevik «*prophète*» fut caractéristique. Selon le règlement du soviet de Kronstadt, chaque orateur disposait d'abord d'une demi-heure, puis d'un quart d'heure dans la conclusion du débat. Lorsque le président de séance rappela à Ermansky que son temps était écoulé, celui-ci s'éleva avec colère contre une «*telle violation de la liberté de parole*», se référant au fait que des orateurs creux, inconnus de tous, stationnaient à la tribune de la place de l'Ancre pendant plusieurs heures et que lui, «*représentant authentique du prolétariat*», ayant été déporté plusieurs années au bagne, ayant écrit des livres savants sur le socialisme, n'obtenait pas le droit de s'exprimer complètement.

Or, cette attitude coutumière des mencheviks et des S.R. de droite qui, à cette époque, dans leurs interventions, estimaient toujours de sortir leur biographie nécessaire comme argument principal n'avait d'effet sur personne. En effet, que signifiait un rappel de faits passés pour le présent révolutionnaire? De plus, la masse des ouvriers et des matelots de Kronstadt avait supporté autant que les autres la dureté du bagne tsariste. Ce n'est pas pour rien qu'on appelait Kronstadt «*le second Sakhaline*» (***). Ce n'est pas par hasard non plus que les Kronstadiens avaient levé les premiers l'étendard de la lutte pour l'émancipation complète des travailleurs, pour la création d'un nouveau monde, sans oppresseurs ni opprimés, et qu'ils avaient poursuivi inébranlablement leur route vers cet objectif.

Les cadavres de tous les révolutionnaires «*anonymes*», réellement inconnus, de ceux qui jamais n'avaient fait parler deux et dont la vie remplie de luttes ne sera jamais décrite par l'histoire «*officielle*» - laquelle parle-

(*) Comprendre socialistes-révolutionnaires. (Note A.M.).

(**) Comprendre socialistes-démocrates. (Note A.M.).

(***) Îles arctiques à destinations pénitenciaires lourdes de tous les régimes russes. (Note A.M.).

ra surtout des «héros» et ne soufflera mot «de la foule» qui, elle, réalise véritablement l'histoire, avaient eu à peine le temps de refroidir que les guides se désignant eux-mêmes comme les «*authentiques représentants du prolétariat*» se présentaient comme des juges sévères et des prophètes infaillibles, mais tiraient la révolution en arrière. Leur slogan était: «*Révolution, arrête-toi!*». Ils appelaient passionnément toute la «*démocratie*» à lutter pour l'*Assemblée constituante*. Ces appels ne trouvèrent pas d'échos chez les travailleurs. La révolution avait déjà dépassé le stade de la démocratie. Elle lui avait porté un coup mortel et se dirigeait plus loin, vers l'abolition du salariat et de l'État. Les mencheviks et les S.R. de droite, perpétuant une vision bourgeoise de la révolution, perdirent pied sur ce terrain. Les larges masses laborieuses se démarquèrent d'eux. Tout le chemin parcouru jusqu'à Octobre avait grandement instruit les travailleurs.

Dès ce moment, lorsque les fondements séculaires de l'esclavage s'ébranlèrent, quand les bornes de la patience contenue pendant une longue et silencieuse oppression sous de lourdes chaînes furent atteintes, lorsque, en février, se répercuta l'appel de la révolution, une explosion contestatrice, d'une force terrible, déferla. La conscience des masses, longtemps réprimée, prise dans l'étau de l'inertie, se libéra; alors, l'énergie, la pensée et l'action de la masse, dans toute leur intensité, s'appliquèrent à déblayer son chemin de ses ennemis déclarés, l'autocratie et tous ses suppôts: généraux, officiers, gendarmes...

Les nuages de plomb de la réaction furent dispersés par la main puissante de la masse, s'insurgeant au nom de la création d'une vie nouvelle, enflammée par l'idée d'un monde libre. Cependant, cela ne dura qu'un court moment; bientôt l'horizon se couvrit de nouveau. Il sembla qu'on ne pourrait plus voir la voie de l'émancipation.

Sous l'apparence d'amis, de nouveaux ennemis apparurent aux masses. Le camp socialiste de droite tentait de toutes ses forces de retenir la marche victorieuse de la masse révolutionnaire. Il menaçait le monde de l'abîme, si le processus de destruction des vieux fondements continuait d'aller plus en avant. «*Les sauveurs de la culture et de la liberté*» menaient un sombre double jeu. Lorsqu'ils s'adressaient aux masses, leurs discours résonnaient d'appels pour l'*Assemblée constituante*; ils appelaient la classe ouvrière à concentrer toutes ses forces dans ce misérable travail. Les ouvriers devaient refuser de s'occuper de leurs problèmes et de leurs aspirations. Leurs organisations ne devaient pas fleurir mais se faner. En revanche, «*les porteurs de la culture et de la liberté*», la bourgeoisie et les cadets (*), se considéraient tout à fait dignes de ce sacrifice. Les socialistes, les S.R. de droite et les mencheviks participèrent au gouvernement de coalition, collaborèrent avec la bourgeoisie et essayèrent de démontrer aux ouvriers et paysans, qui leur faisaient confiance, qu'ils les menaient à la victoire. Pendant ce temps, le militarisme et sa clique relevaient la tête et désignaient une cible principale: les comités de soldats, réalisant l'autogestion dans la masse des soldats, devaient être éliminés, car ils gênaient la marche du sanglant Moloch et s'opposaient aux ordres du gouvernement, en tentant d'écarter du front l'idée mortelle «*d'une guerre jusqu'au-boutiste*».

Les organisations ouvrières et les comités d'usine, nés en février, avaient les pieds et poings liés; dans cette situation, ils ne pouvaient rien créer, ils ne pouvaient prendre la voie du rétablissement de la production, si la bourgeoisie abandonnait ou sabotait ses usines et fabriques.

La bourgeoisie se réjouissait. Les mencheviks et les S.R. de droite criaient encore plus fort que hors du capitalisme, il n'y avait pas d'issue. Les S.R. qui avaient pris le monopole de la question agraire, envahissaient les comités de paysans et «*apaisaient*» le mouvement paysan; ils s'efforçaient d'étouffer toute pensée vivante dans les organisations paysannes, mettant en avant le fait qu'ils avaient lutté de longue date pour les réformes agraires et que maintenant, étant au gouvernement, ils réaliseraient tous les espoirs de la paysannerie.

Les mencheviks et les S.R. remplissaient les soviets, se dénommant eux-mêmes «*les authentiques représentants du prolétariat*», et aspiraient à les transformer en des organes gouvernementaux inefficaces, dans l'espoir que, avec l'appel à l'*Assemblée constituante*, ils disparaîtraient.

Les mencheviks et S.R. constituaient la majorité du *Comité central exécutif des soviets* et c'est sur eux que retombe la responsabilité d'avoir organisé la réaction dans le «*cœur même de la révolution*»: Petrograd. Fidèles à l'idée de la «*démocratie*», ils créèrent une commission militaire, présidée par le socialiste Liber, où siégeait un bataillon de contre-révolutionnaires chamarrés, traîneurs de sabre et autres porteurs d'épaulettes dorées de général. Les délégués qui arrivaient de toutes les régions du front à cette commission, afin de résoudre toutes sortes de problèmes brûlants, commençaient à comprendre, à la seule vue de la commission, que les «*guides*» socialistes trahissaient la révolution.

(*) Comprendre K.D. pour *constitutionnels-démocrates*. (Note A.M.).

La révolution en danger, la rébellion des généraux de l'état-major de Kornilov, qui s'étaient donné l'objectif de marcher sur Pétrograd pour restaurer l'*Assemblée constituante* et installer une dictature militaire, afin de poursuivre la guerre: tout cela obligea les soviets et les comités de fabrique et d'usine à reprendre vie avec une force nouvelle.

Dès ce moment, les socialistes n'arrivent plus à endormir la pensée et l'énergie des ouvriers et des masses paysannes. Toutes les illusions, toutes les espérances d'un accord avec la bourgeoisie périclitent après une aussi terrible leçon. Les ouvriers et les masses populaires font le ménage dans toutes leurs organisations de combat de ces socialistes endormeurs: les soviets, les comités de fabrique et d'usine et les comités de paysans, et s'affrontent directement pour leur droit à l'existence, pour la création libre de la vie, pour la résolution de tous les problèmes économiques et culturels essentiels, usant pour cela de leurs propres structures d'organisation. Cette voie mène à Octobre.

Kérénsky, aveuglé par le pouvoir et se soumettant aux volontés de la réaction, continue de mener sa politique malgré la menace des bandes d'officiers et de junkers d'écraser par les armes le *Congrès panrusse des soviets*, lequel s'est donné comme orientation la révolution sociale. L'appel est lancé.

Les ouvriers et les masses paysannes, se rangent derrière l'étendard de leurs soviets locaux, s'arment et se soulèvent pour balayer, après le pouvoir tsariste, le pouvoir révolutionnaire, pour ne pas laisser ce dernier renforcer le joug de l'esclavage. Kazan, Kronstadt, Petrograd, Moscou et à leur suite les soviets locaux rompent l'encerclement de la réaction. La révolution d'Octobre se réalise. La route principale est déblayée. La lutte, souvent sanglante, apparaît comme un passage inévitable pour le prolétariat dans sa progression vers la création libre.

1905-1917, pendant de longues années se sont formées infatigablement, dans la conscience des masses, les méthodes de création révolutionnaire. Désormais, les ouvriers et les paysans, au moyen de leurs organisations, doivent se mettre à aménager la vie sur de nouvelles bases.

Kronstadt, dans le vacarme de la lutte, tente d'introduire dans la vie des solutions innovantes pour une authentique révolution prolétarienne. Avec la victoire d'Octobre, Kronstadt, s'est habituée à la pensée que le premier jour de triomphe de la révolution ne se réalise que lorsque les fondements de la propriété sacrée et inviolable se sont écroulés, et envoie toujours ses propagandistes dans toute la Russie, en appelant à la prise en main, directement organisée par les ouvriers et les paysans, de la terre, des fabriques, des usines, des habitations.

Le mot d'ordre «*Tout le pouvoir aux soviets locaux*» est compris par eux de la façon suivante: désormais, plus aucun centre ne doit ordonner ou prescrire à aucun soviet, ni à aucune organisation, ce qu'il y a à faire et, au contraire, chaque soviet, chaque organisation locale d'ouvriers et de paysans, tend à s'unir volontairement avec des organismes du même type. De cette façon, la *Fédération des soviets libres* et la *Fédération des comités d'usine et de fabrique* créent une force organisationnelle puissante, tant pour le succès de la défense de la révolution que pour régler harmonieusement la production et la consommation.

Kronstadt, limitée par sa position géographique dans l'application de ses forces créatrices, met toute son énergie dans la socialisation des habitations. A l'un de ses grandioses meetings, les anarchistes sont chargés de soulever au soviet la question d'une répartition harmonieuse des habitations ainsi que de leur aménagement. A la séance suivante du soviet, un projet de socialisation des maisons est déposé, élaboré par le groupe des anarchistes et des S.R. de gauche du soviet.

Le premier point déclare: «*Dorénavant, la propriété privée des habitations et de la terre est abolie*». Plus loin, il est dit que la gestion des maisons est assurée par des comités de maison et que les affaires se règlent désormais lors d'assemblées générales de tous les habitants des maisons; la question concernant tout un quartier est résolue par l'assemblée générale de tous ses habitants, qui désignent pour le travail technique, un comité d'arrondissement. Enfin, avec tous les représentants des comités d'arrondissement, un bureau général exécutif des comités de maison s'organise. Les habitations deviennent ainsi la propriété collective de la population.

Les bolcheviks, se référant à l'importance du problème et à la nécessité de l'étudier à fond, demandèrent de remettre à une semaine le débat du projet de la socialisation des maisons. Ils allèrent pendant ce temps à Petrograd et, ayant reçu des instructions du centre, exigèrent à la séance suivante du soviet la suppression de l'ordre du jour du projet, du fait que, déclarèrent-ils, une question aussi sérieuse ne pouvait être résolue

qu'à l'échelle de toute la Russie, et Lénine préparait déjà un décret dans ce sens; pour cette raison, le soviet de Kronstadt devait attendre des instructions du centre.

Les anarchistes, les S.R. de gauche et les maximalistes insistèrent pour que le projet soit abordé tout de suite. Il apparut dans le débat que l'aile gauche du soviet était pour la réalisation immédiate du projet. Les bolcheviks et les S.D. mencheviks constituèrent alors un «*front commun*» et quittèrent la salle de l'assemblée. Ils furent accompagnés par des applaudissements bruyants et des quolibets: «*Enfin, ils ont fini par s'entendre!*».

Dans la discussion ultérieure du projet, le maximaliste Rivkine proposa de voter point par point, afin d'offrir la possibilité aux bolcheviks de se «*blanchir*» devant les travailleurs, lesquels pourraient avoir l'impression sinon que les bolcheviks étaient contre la suppression de la propriété privée.

Les bolcheviks, ayant pris conscience de leur faux pas, revinrent à la séance et le premier point - la suppression de la propriété privée sur les habitations et la terre - fut adopté à l'unanimité pour le principe. Toutefois, lorsque les autres points du projet vinrent à être examinés, où il était envisagé en particulier de le réaliser immédiatement, alors les bolcheviks quittèrent à nouveau la salle de séance. Quelques bolcheviks, trouvant impossible cette fois de se soumettre à la discipline du parti, d'autant plus, comme ils l'expliquèrent ensuite, qu'ils avaient reçu de leurs électeurs le mandat de voter pour la réalisation immédiate du projet, restèrent à la séance du soviet. Ils reçurent une «*punition sévère*»: exclusion du parti pour «*déviatioanarcho-syndicaliste*».

Longtemps encore après cette séance agitée du soviet, une forte lutte eut lieu autour du projet. Dans les ateliers, sur les navires, dans les compagnies, des meetings s'organisèrent. Les représentants du soviet y étaient convoqués pour rendre compte sur cette question. Plusieurs bolcheviks furent rappelés du soviet par leurs mandants à cause de leur opposition au projet. À partir de cette question, les bolcheviks commencèrent une campagne de dénigrement contre les anarchistes.

Finalement, malgré le sabotage des bolcheviks, des comités de maison, d'arrondissement et autres comités furent créés dans tout Kronstadt. Lorsqu'on en arriva à la répartition équitable des demeures, il apparut que, à côté de la misère des travailleurs, se logeant dans d'effroyables sous-sols, des gens occupaient jusqu'à 10 ou 15 chambres. Le directeur de l'École de l'ingénieur, célibataire, disposait même de 20 chambres et, lorsqu'on vint en occuper une partie, ce dernier considéra cela comme un véritable acte de brigandage.

Le projet fut appliqué. Ceux qui vivaient dans des sous-sols sales et humides, dans des taudis misérables, dans des greniers s'installèrent dans des appartements convenables le principe «*tous doivent avoir un logement convenable*» fut réalisé. Il fut de même prévu plusieurs hôtels pour les gens de passage. Dans chaque comité d'arrondissement, des ateliers furent organisés pour œuvrer à l'aménagement et à la réfection des maisons.

Ce n'est que longtemps après, lorsque les principaux arguments des bolcheviks à l'égard de leurs adversaires de gauche devinrent la prison, la baïonnette et la balle, que fut détruite par les bolcheviks cette organisation avec toutes ses bases créatrices. La gestion des maisons fut transférée à l'Office central des habitations et de la terre, auprès du soviet national de l'économie, qui installa dans chaque maison son fonctionnaire: «*le staroste*», lequel remplissait aussi la fonction de policier, veillant à ce que personne ne puisse y vivre sans autorisation officielle et à ce que des personnes étrangères n'y soient pas hébergées, dénonçant à l'occasion «*les cas douteux*».

En 1920, un nouveau décret parut, abolissant l'institution du «*staroste*». Les fonctionnaires de l'office des habitations et de la terre se mirent à ressusciter les comités de maison, à appeler la masse à une organisation autonome, sous la menace habituelle d'une intervention de la Tcheka. Mais personne ne répondit à cet appel, car la dure réalité montrait bien que l'organisation autonome de la masse n'est pas compatible avec la «*dictature du prolétariat*», avec la domination d'un parti, même s'il avait été auparavant révolutionnaire. On désigna au secrétariat des comités de maison les ex-starostes qui s'étaient adaptés au «*nouveau régime*», puis les maisons en arrivèrent progressivement à une désorganisation totale. Voilà comment périt une des grandes conquêtes d'Octobre.

Efim YARTCOUK.